

En marge de la traduction

Volume 41, numéro 4 (244), août 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32586ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1999). En marge de la traduction. *Liberté*, 41(4), 139–148.

En toute liberté

PIERRE DESRUISSEAUX

EN MARGE DE LA TRADUCTION¹

Un jour j'ai impudiquement prétendu lors d'une conversation particulièrement animée que le défaut d'élocution dont je suis affligé depuis l'enfance m'avait mené à une relation introspective avec la langue. Là où d'autres bavardaient sans effort, je devais respecter des règles précises du langage parlé avec un certain déploiement de conscience et d'attention.

Devrais-je avouer que durant mes années d'apprentissage de la traduction, ma plus grande joie a aussi consisté à respecter les règles précises de la traduction avec un certain déploiement de conscience et d'attention, bref, à éviter les fautes ? Je voulais apporter la preuve indéniable que j'avais fort bien appris ma leçon, personne ne devant être à même de me surprendre en train de commettre des incorrections dans mon travail. Bien sûr, j'étais loin de me rendre compte que la norme, elle aussi, constitue une sorte de barrière, que l'écart par rapport à la norme peut très bien rendre visibles des réalités qui, jusque-là, étaient restées cachées. C'est pourquoi, au fil des années et des aléas du travail, mes sentiments ont bien changé à cet égard. J'en suis graduellement venu à

1. Il s'agit de *Co-incidences*, anthologie de trente et un poètes anglo-québécois, choix des textes et traduction de Pierre DesRuisseaux, avec une préface de Ken Norris, à paraître à l'automne de 1999 chez Triptyque. Je remercie l'éditeur de m'avoir permis de reproduire des extraits de l'œuvre ainsi que la traduction en français du poème de Raymond Filip, « The Name of Joette... ».

l'idée que traduire, c'est avant tout et essentiellement rendre pleinement agissant dans le texte d'arrivée ce qu'il y a de spécifique dans le contenu du texte de départ. Mais ceci dit, comment rendre des choses qu'il est impossible d'exprimer dans une autre langue? C'est là tout le défi de la traduction qui est aussi, somme toute, la tâche toujours à recommencer et le désespoir perpétuel du traducteur.

Car le véritable objet de la traduction, et plus spécifiquement de la traduction poétique, n'est pas de créer une œuvre de poésie mais de recréer poétiquement une œuvre (si cette expression signifie quelque chose). Mais faut-il, alors, rester aussi fidèle que possible à l'œuvre à traduire? On pourrait certes débattre de cette fameuse fidélité objective, de cette fidélité absolue qui se présente comme tellement universelle qu'elle ne puisse absolument pas être contestée. Je ne suis pas loin de penser, pour ma part, et voici que je prends parti (mais je suppose que c'est aussi ce que nos détracteurs attendent un peu de nous), que si la langue n'est pas le moins du monde irremplaçable, il n'existe non plus aucune adéquation idéale, incontestable, entre les systèmes langagiers.

Car, enfin, comment ne pas considérer la traduction plus ou moins comme la volonté, l'espoir, le désir difficilement assouvi, la tentative périlleuse de soustraire quelque chose d'un auteur et de redonner cette matière sous une autre forme, dans une langue propre à redire cette matière, mais une langue, elle aussi, chargée d'une histoire, d'un sens, d'une sonorité, qui lui sont indissociables. Ne devrait-on pas plutôt, comme l'a fait Jean Tardieu à propos de sa traduction de *l'Élégie de Marienbad* de Goethe², parler de transposition, procédé qui consiste

2. Goethe, *Élégie de Marienbad et autres poèmes*, transposition et présentation de Jean Tardieu, Paris, NRF Gallimard, 1993.

à « trouver ou retrouver dans les mots la magie de ce qui est, avant tout, leur chant profond » ?

Traduire des poèmes est d'abord, pour moi, en traduire le rythme. La voix, les paroles sont tout entières contenues dans ce rythme, ce chant intérieur où les pas semblent souligner les phrases. « Toute traduction est un compromis fructueux entre la soumission au modèle étranger et le génie propre d'une langue ; le traducteur, second poète, est un inventeur docile, un créateur écoutant », écrit très justement Jean Starobinski dans sa préface aux poèmes de David Rokeah, traduits par Claude Vigée³. Or, ce génie propre ne se trouve pas à la surface d'une langue. Au contraire, la langue s'ouvre au sens à l'intérieur d'elle-même. Et ce n'est que dans sa profondeur qu'on peut rejoindre le génie spécifique d'une autre langue.

De même, chaque vers d'un poème est en quelque sorte doté d'une respiration propre qui lui donne son identité, et qui est inhérente à sa forme grammaticale, à son évolution historique et, plus encore, à la signification que chaque mot qui le constitue a acquise au gré du temps à travers les traditions orales et écrites. Or, si chaque vers est en soi une respiration, un souffle, tout poème est par conséquent formé d'une alternance de mouvements respiratoires qui fait de lui un souffle vivant. Ainsi, chacun des vers d'un poème porte en lui toute la complexité et la richesse de signification liées à l'étymologie et à l'histoire des mots qui le composent, et libère dans la profondeur de la conscience tout un espace intérieur propre à une culture donnée. C'est la raison pour laquelle la traduction mot à mot ne peut que trahir le langage poétique, dans la mesure où cette même traduction reste alors à la surface de la langue.

3. *Les Yeux dans le rocher*, Paris, José Corti, 1968.

Vous aurez déjà deviné que, pour ma part, je n'ai pas tenté de prendre sans restriction le parti de l'auteur contre celui du lecteur, non plus d'ailleurs que je n'ai essayé d'édulcorer, de masquer ou d'adapter, pourrions-nous dire, au goût du jour certaines tournures, certaines expressions difficilement traduisibles en français. Je n'ai pas hésité cependant, partout où cela m'a paru nécessaire pour conserver le parallélisme de sens, à utiliser des mots à l'accent plus régional, mais toujours en respectant le principe de la traduction qui est l'exactitude sémantique. Ainsi, dans le poème « Le Nom de Joette... », de Raymond Filip :

*Mais ces petits garnements dans les bois
Se tannent d'être des
Braillards de bois mort
Et des porteurs d'eau sale*⁴.

*Un jour, j'ai été effrayé par une voix rude,
D'une dureté si horrible que les mots étaient
comme la grêle
À mes oreilles tandis que je garrochais des cailloux dans les
Ombres des ménés*⁵ ainsi que j'aurais posé des briques⁶.

J'ai réalisé d'abord cet essai de traduction en essayant de faire coïncider les accents de l'anglais canadien avec ceux de la langue française, et afin de le rendre le mieux possible, j'ai voulu avant tout que les assonances s'échangent, se ressemblent en quelque sorte dans la mesure du possible. Je voulais trouver, en effet, en partant d'une langue aussi différente que le français, et surtout le

4. Raymond Filip, « Le nom de Joette... » (« The Name of Joette... »).

5. Calque de l'anglais « minnow » ; appellation populaire québécoise du vairon. (N.d.T.)

6. Raymond Filip, « Le nom de Joette... » (« The Name of Joette... »).

français du Québec, un équivalent sonore du texte d'origine, par une sorte de transposition ou d'équivalence, c'est-à-dire en me rapprochant le plus possible de la scansion, du rythme, de la tonalité du texte source et, en l'occurrence, de toute la musique verbale du poème. En voici un exemple :

*Déchaînant les minettes en socquettes qui patinaient
sur le plancher,
Les cris et les rires de circonstance :
Mignons petits minois en goguette dansant sur la
musique d'Elvis Presley
Et les incisives hystériques de rats surexcités*⁷.

*Unboxing the beauties on bobby sox mopping the floor,
The squealing and laughter inseparable :
Sweaty little pussies go-cat-going to Elvis Presley
And the snappy incisors of oversexed rats.*

Je voudrais, somme toute, faire de ce travail une contribution modeste au débat général sur la traduction dont on voit qu'il prend depuis quelque temps une importance chaque jour plus grande au Québec. Sans doute faudrait-il voir là l'indice d'une crise de la modernité qui, devant la remise en cause de l'identité littéraire traditionnelle, s'interroge à la fois sur la problématique de son histoire et sur sa propre singularité dans le concert d'une mondialisation foisonnante.

Je conclurai en disant que ce qui importe partout et toujours, c'est l'action même et non pas son discours. Le plus grand défaut de la théorie à cet égard, c'est d'éclairer une pratique qui lui préexistait et dont, par conséquent, elle n'a jamais été l'application. Quoi qu'il en soit,

7. Raymond Filip, « Le quai aux flambeaux : la promenade de Verdun » (« Torchy Wharf : Verdun Boardwalk »).

Devant des officiels au visage cramoisi dans les bureaux
du Commissariat
à l'énergie atomique,

Leur intention est de lutter
contre les puissances de l'arsenal atomique
en utilisant le théâtre de rue.

Ce matin nous sommes au Montreal High School
Dans le cadre d'un programme éducatif expérimental
Visant à favoriser l'esprit créateur chez les jeunes
Qui continuent à faire du vandalisme comme
de petits démons.

Les horloges ne fonctionnent pas.
Les jeunes ne fonctionnent pas.
Le mariage des parents ne fonctionne pas.
Quatre enfants sur cinq souffrent de problèmes émotifs
Causés par le « milieu monoparental ».
Leur « domaine affectif » nécessite des « SCA »,
soins constants et assidus,
Notre personne ressource réagit rapidement.

S'adressant à un auditoire essentiellement non adulte,
Le théâtre de Joette est constitué
D'une boîte de carton d'emballage de réfrigérateur
Ressemblant à une baraque de baisers de foire.
La toile de fond
De couleur tête de mort
Présente un dôme de réacteur nucléaire noir
sur une colline.

Ses personnages de peluche sont
David (l'enfant vedette),
Le dragon Plutonium (un rude souffleur),
Carrie (une carotte toussotante),
Un soleil qui s'appelle Sunny,
Et notre héros canadien Nonau Nucléaire :
Un castor avec la queue sur la tête.

Les élèves de cinquième gigotent et rigolent
 Au vu des chicaneurs tournicoteurs.
 Sauvé d'un incendie à l'usine atomique par
 Nonau Nucléaire,
 Le dragon Plutonium décide de conserver
 Son souffle pour souffler sur des moulins à vent.
 Joette et Frannie émergent de la boîte de carton
 Portant des nez et des lunettes jouets
 Et le mot « expert » suspendu au cou.
 Mais ces petits garnements dans les bois
 Se tannent d'être des
 Braillards de bois mort
 Et des porteurs d'eau sale.

La course rythmée mène
 À l'Odyssée de l'espace :
 Un jeu d'inventaire.
 Les élèves doivent noter toutes les choses indispensables
 Qu'ils emporteraient dans un voyage sans retour,
 Parmi les choses griffonnées il y a :
 Une brosse à dents, un dentiste, une infirmière,
 Un livre sur l'espace, une poubelle, des aspirines,
 De la nourriture, de l'eau, des fleurs, de la terre,
 de l'oxygène,
 Des amis, l'amour, et beaucoup de jeux !

Revenant au monde des jeux adultes,
 À la cafétéria pour une pause-jus,
 Joette et Frannie se vident le cœur
 Au sujet des pantins de l'industrie nucléaire,
 De la désintégration possible de leur coalition,
 Des chèques de prestation d'assurance-emploi,
 D'argent, d'argent, d'argent :
 Retour aux réalités fondamentales.

Nos clients suivants
 Sont des élèves de première.

Ces galopins élevés aux Pampers
 Semblent moins passifs
 Que les barboteurs de pudding qui les ont précédés.
 Quand le dragon Plutonium hennit :
 «Rappelez-vous ! Faites confiance aux experts ! »
 Le cercle de frénétiques apostropheurs
 tachés de rousseur

Hurle : « Non ! »
 Ces innocents démons chahuteurs
 Exigent un droit de réponse !
 Aussi, une série de marionnettistes volontaires
 Émergent-ils comme une combustion spontanée
 Dans une création spontanée !
 Nonau Nucléaire engouffre Carrie et Sunny
 En plus de David et du dragon Plutonium !

« Cela ne marche pas. »
 Joette semble statufiée.
 Sans attendre,
 Nous tapons des mains en faisant la ronde.

Si vous êtes heureux et le savez

Tapez des mains.
 Si vous êtes heureux et le savez

Tapez des mains.
 Si vous êtes heureux et le savez

N'ayez pas peur de le montrer.
 Si vous êtes heureux et le savez

Continuez !

Mais nous sommes tristes,
 Et avons peur de le montrer,
 Et les enfants le savent,

Et peuvent voir à travers nous,
Comme pour le roi nu.
Pourtant Joette et sa troupe
Sont aussi bien accueillies que de la soupe à l'alphabet.
Ils sont engagés pour d'autres représentations.
Un deuxième spectacle
Pour amuser un « groupe de déficients mentaux ».

Arrivent
Les élèves déficients.
Les garnements envahissent la scène aussi
vite que l'éclair
Précipitant le dénouement du mini-drame
Des pantins en sueur s'assèment mutuellement des
crochets et des directs
Avec des gants de marionnettes.
Des élèves en difficulté d'apprentissage
tombent au plancher
Dans une parodie de drame shakespearien.
Parmi cris et gémissements,
Les enfants terribles miment des combats
Comme des bulles dans le courant.

Bientôt Nonau Nucléaire n'a plus de queue !
Et nous n'entendons plus rien !
Et Joette ne fait plus qu'un numéro de répétition !
Mais nous puisons à une source intarissable d'énergie :
Le débordement de l'enfance !
Tandis que les muguets sauvages emportent le spectacle
Dans une scène manifestement pas au numéro.
Nous nous laissons aller.

Traduit par Pierre DesRuisseaux